

# Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

mercredi 17 avril 2013

*Lettrés ou pas Lettrés*

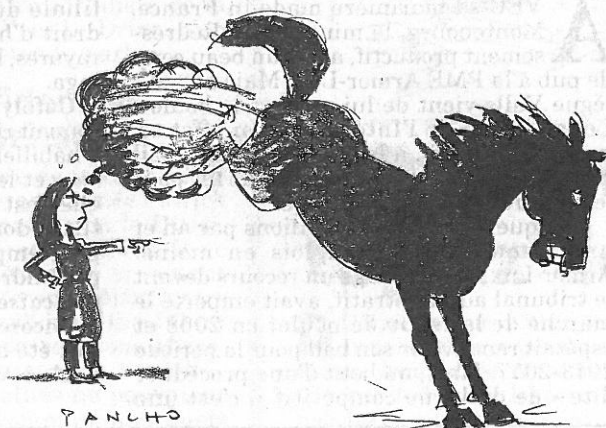
## La vie en vrac

L'Écossaise Jenni Fagan raconte, dans "La sauvage" (Métailié), les tribulations d'une gamine de 15 ans : rude et superbe.

ELLE s'appelle Anaïs. Elle a du sang sur la jupe. Est-ce celui de l'agent de police Craig, qui est toujours dans le coma, ou celui d'un écureuil qu'elle a massacré en forêt ? Où est la vérité ? Anaïs est placée dans le « Panopticon », une bâtisse en « forme de croissant » nichée dans la forêt, où elle retrouve une bande de cabossés comme elle. C'est un lieu étrange où, d'une haute tour, « ceux de l'expérience » observent tous les détenus. Sans arrêt.

A l'entrée du bâtiment, il y a une gargouille et un chat ailé en pierre. Sous l'effet de certaines drogues, Anaïs peut s'envoler au-dessus des arbres sur le dos de cet animal magique. Des passages d'une grande beauté. Tout au long du roman on passe ainsi du réalisme le plus cru à ce genre d'envolées.

Anaïs est hors de ce monde climatisé : « En matière de spécimens, ils s'emballent toujours à mon sujet. J'en suis un beau. Je suis sensationnelle. Je suis le genre de gamine dont ils demandent encore des nouvelles dix ans plus tard. Cinquante et un placements, problèmes de drogue, violence, mère adoptive morte,



aucun lien biologique. Délinquance. Toutes les cases sont cochées. » Elle vomit les âmes charitables. Elle vit. A sa manière. En dehors de toutes normes : « Je déteste dire merci. Je déteste dire que j'ai besoin de quelque chose. S'il fallait se lever et demander de l'air tous les jours, je serais déjà morte, putain. »

Dans ce bizarre « Panopticon », elle rencontre d'autres filles, Tash, Isla, Shortie, elles sont à son image, errantes, déboussolées. Elles s'entraident. Elles s'aiment. La mort frappe, la folie aussi. Anaïs, elle,

a toujours peur de « rétrécir », « jusqu'à n'être plus qu'une minuscule tête d'épingle ». Elle s'est déjà prostituée, comme sa mère adoptive, assassinée dans sa baignoire. Les hommes, sa tante lui a expliqué : « La chose qui fait peur aux hommes, c'est une chatte, alors ils essaient de rendre la bite plus effrayante (...) »

Mais « l'arme la plus dangereuse du monde, lui dit un proche, c'est le cerveau. Il faut que tu apprennes à maîtriser le tien. On dirait qu'il y a un putain de cheval sauvage, là-dedans, je le sens ».

C'est ce « cheval sauvage » qui illumine le roman où finalement le désespoir explose en confettis de couleur. Anaïs, l'écureuil ou le flic ? Pas de réponse. Elle s'enfuit. « C'est fini, je m'en vais. Alors vive la liberté, vive la mer. Vive les mutineries et les vieux pornos, et les libellules. Vive les chats volants et les reines bannies fumeuses de cigarillos. Vive la révolution. Vive les rêveurs. Vive le rêve. »

Surtout, vive « La sauvage » !

**André Rollin**

● 312 p., 19 €. Traduit de l'anglais (Ecosse) par Céline Schwaller.